

# François, ou le retour à l'Évangile

*Jean-Louis Schlegel*

Dans cette tribune, initialement parue dans *La Croix* le 22 avril 2025 et que nous republions avec leur aimable autorisation, Jean-Louis Schlegel revient sur le pontificat du pape François. Bousculant les codes, François s'est exposé aux irritations d'une partie des fidèles. Si son pontificat ne fut pas exempt de contradictions et de revirements, il aura maintenu avec une grande constance son orientation « non identitaire » d'ouverture à l'Autre, sans exclusive.

J'ai conscience d'être subjectif dans les lignes qui suivent sur le pape François. « Subjectif » comme il l'a été souvent lui-même, et comme ses adversaires le lui ont plus d'une fois reproché. Un pape ne doit-il pas parler au nom de la Vérité « objective » dont l'Église catholique est dépositaire et le vicaire du Christ le gardien intransigeant ?

Le tournant d'un pape qui dit « Je » a été manifeste dès le début de son pontificat. En juillet 2013, quatre mois à peine après son élection, dans l'avion qui le ramenait du Brésil, il prononçait, à propos des « *gays de bonne volonté et qui cherchent le Seigneur* », la formule restée dans les mémoires catholiques et non catholiques : « *Qui suis-je pour juger ?* » La phrase résonnait comme un écho des réponses directes et franches de Jésus aux questions qu'on lui posait pour le provoquer, ou comme un rappel de la réaction du premier pape, Pierre, au centurion Corneille, « *un homme juste* » qui tombe à ses pieds :

« Relève toi, moi aussi je ne suis qu'un homme » (Actes des Apôtres 10, 26), Pierre ajoutant même, un peu plus loin : « *Je me rends compte que Dieu n'est pas partial, et qu'en toute nation quiconque le craint et pratique la justice trouve accueil auprès de lui* » (10, 34-35).

Le « *Qui suis-je pour juger ?* » de François était une traduction du sens qu'il donnait aux mots nouveaux, inédits, qu'il avait prononcés lors des réunions d'avant-conclave pour définir la tâche à venir de l'Église : sortir de l'« auto-référence », aller aux « périphéries », lesquelles ne sont pas seulement géographiques mais « existentielles ». Les grands textes, encycliques et autres, même les plus « spirituels », ont largement confirmé cette orientation « non identitaire », celle d'une ouverture sans exclusive à l'Autre. Proche ou lointain, croyant ou non, humain ou divin, Autrui est « *celui qui manque* » à l'Église pour être vraiment elle-même. La « *nouvelle évangélisation* » sera moins, chez François, « *baptême à réaffirmer* » et « *tradition à restaurer* » (sans exclure ni l'un ni l'autre !) que retour à la provocation évangélique du « prochain ». Comme le Bon Samaritain, de qui le catholique se fait-il le prochain ? Je comprends ainsi la visée de *Laudato Si'*, qui a épaté même les « écolos » non catholiques, de *Fratelli Tutti*, qui rappelait la nécessaire fraternité universelle, de *Amoris Laetitia*, extraordinairement empathique pour prendre en compte la *réalité* de la vie des couples, sans oublier l'étonnant *Louée soit la lecture*, en 2024, sur « *le rôle de la littérature dans la formation* », et tant d'appels (qui énerveront !) sur le secours et l'accueil à porter aux migrants... qui ont échappé aux cimetières de la Méditerranée et d'ailleurs.

Avec ce souci de l'« altérité », François s'est exposé d'entrée aux soupçons et aux irritations de ses adversaires. Il a dû en permanence affronter l'hostilité, sincère ou malveillante (ou les deux à la fois), de ceux qui ne parvenaient pas à faire le deuil de saint Jean-Paul II, et plus encore celle des inconsolé(e)s de Benoît XVI et de sa démission. On avait affaire, selon eux, à un pape « relativiste », alors que son métier était de dire et redire sans concession la doctrine et la vérité catholiques en matière théologique, morale, liturgique... Les « identitaires » de toute sorte, qui existent aussi dans l'Église, n'ont cessé de dénoncer un pape « pastoral », médiocre intellectuel en comparaison de Benoît XVI, déjà proclamé par eux « *docteur de l'Église* » du temps présent. Le rejet a culminé (et demeure) avec les restrictions apportées par François

(dans le motu proprio *Traditionis custodes* de juillet 2023) à la liberté de célébrer la messe en latin. Rappelons aussi que l'opposition à François a été orchestrée à plusieurs reprises en très haut lieu par un quarteron de cardinaux proches de Benoît (des hommes qui, bien entendu, n'ont cessé de clamer leur obéissance à François...). Ils n'ont pas été sanctionnés, que je sache, peut-être dans la logique du « *Qui suis-je... ?* », valable pour eux aussi.

Certes, les espérances déçues d'une relance forte de Vatican II, l'absence de réformes effectives sur des points cruciaux (statut du prêtre, place des femmes, gouvernement de l'Église) ne sauraient être imputées seulement aux opposants ou à des freins externes. On a souligné chez le pape décédé une part d'inconstance, des contradictions et des reculs : je pense au refus net du « synode allemand », qui allait pourtant dans son sens, ou au non-entérinement des conclusions du synode sur l'Amazonie en 2019. Je pense aussi aux lenteurs, aux louvoiements, aux revirements dans son traitement ecclésial et personnel de la pédocriminalité et des abus sexuels – un problème très loin d'être réglé et qui sera inévitablement la croix de son successeur. Des propos à l'emporte-pièce sur des sujets divers ont choqué et blessé... Et surtout, il faut bien l'admettre : François était clairement à contre-courant d'une base catholique « observante », celle des « moins de 60 ans » (laïcs et prêtres confondus), avant tout inquiète de son identité et en majorité indifférente ou réticente voire opposée aux questionnements et aux remises en cause réformistes (en témoigne encore leur faible enthousiasme pour le récent synode).

Il n'y aura donc pas, probablement, de « génération François », mais en fin de compte Dieu merci ! Car le phénomène générationnel, qui a gagné l'Église avec les Journées Mondiales de la Jeunesse, n'est pas ce qu'elle a repris de meilleur de la société post-moderne. Il y a aussi des chances qu'avec François s'interrompe la coutume néfaste de porter sans tarder sur les autels les prédécesseurs décédés : cette auto-sanctification des papes est en effet choquante. Dans un entretien très médiatisé au début de son pontificat, n'affirmait-il pas qu'être « pécheur » était « *la définition la plus juste* » qu'il pouvait donner de lui-même ? Il n'est pas nécessaire de la corriger après sa mort... L'histoire reconnaîtra sans doute qu'il a remis sur les rails, peu ou prou, la mise en œuvre de Vatican II et de son esprit : c'est déjà admirable.